

Chapitre 2

"Nous ne pouvons rien faire, nous ne devons rien faire". Celui qui s'exprima ainsi était un des personnages les plus charismatiques de cette noble assemblée. Un seigneur de guerre doublé d'un mage formidable, plus enclin à agir qu'à réfléchir, et dont la réputation sulfureuse faisait frémir ses plus intimes amis. Kurka d'Uruli, dernier fils vivant d'Etruston le Terrible. Celui dont on disait tout bas qu'aucun de ses frères n'avait jamais eu la moindre chance, et que peu de ses enfants atteindraient l'âge adulte.

En deux mots, un fou paranoïaque de talent, dont la voix de sentor portait au-delà de la pierre.

Entendre de telles paroles dans sa bouche laissa l'assemblée stupéfaite. Le silence se fit, et lorsqu'il s'exprima à nouveau même les mouches n'osaient plus troubler l'air.

"Notre monde est au bord du gouffre. Depuis des mois je sens le danger approcher. Mes nuits sont hantées par de terribles visions. Ce que le mage de Tamel nous soumet aujourd'hui me confirme l'imminence du péril. Je crains pour l'Homme !"

Personne ne broncha. La santé mentale de Kurka avait souvent fait l'objet de polémiques, mais ... Les génies, les visionnaires, les devins ne sont-ils pas toujours un peu fous ? La vision elle-même n'est-elle pas parfois la fille naturelle de la folie ? Où ne l'engendre-t-elle pas ? Combien d'extra-lucides, combien de clairvoyants ont perdu la raison, à force de voir dans leur esprit un monde que leurs yeux ne voyaient pas ? Certains donc sont de véritables malédictions.

Ainsi Kurka avait-il des visions. Sans doute cela expliquait-il nombre de ses actes. Son comportement brutal, parfois sanguinaire, trouvait-il son explication dans son aptitude à voir certains événements par avance ?

Ce n'est pas impossible. Et maintenant qu'il a rejoint toutes ses victimes dans la tombe, je peux te l'avouer : j'en suis aujourd'hui persuadé.

Eliminer ses ennemis avant même que ceux-cis aient la moindre chance de comprendre qu'un jour ils deviendront l'ennemi de leur assassin... Quel destin horrible. Que de vies fauchées par avance.

Quel fardeau pour Kurka. Sans doute était-il plus à plaindre qu'à maudir, car maudit il était déjà.

D'ailleurs, dans ses visions, que voyait-il vraiment ? Était-ce le futur ? Était-ce un futur possible ? N'était-ce qu'une éventualité, qu'il prenait le parti de parer en éliminant le risque ? Nous ne saurons pas, Kurka n'en parla jamais.

Ainsi le terrible mage d'Uruli avait-il, lui aussi, "vu" certaines choses, comme nous dans la pierre de Traldes. C'était à la fois rassurant de se savoir conforté dans ses craintes, et inquiétant de voir ses craintes confirmées. La situation me parut presque cocasse.

Ce qui se passa dans l'instant suivant ne me le parut pas du tout.

"Il faut" s'exclama Kurka, "former une commission d'enquête."

C'était classique, ça n'enchantait jamais personne dans les assemblées, quelles qu'elles soient, et il s'en trouvait toujours quelques uns pour protester de l'inutilité de la démarche. Mais cette fois, parce que l'orateur était Kurka, seul le silence lui répondit.

"Nous devons en savoir plus" continua-t-il. "Pourquoi les dragons vont-ils s'en prendre à nous ? Quelles sont leurs motivations ? Quelles sont leurs faiblesses ? Pourquoi Anglélaune et son minable vizir les intéressent-ils ? Et jusqu'où peuvent-ils aller réellement ? Que sera le sort des hommes s'ils gagnent ? Que sera notre devenir si nous sommes asservis ? Ou anéantis ?"

L'assemblée remua, les mages se levèrent, non ensemble, mais progressivement, comme une vague. Et accompagnant la vague naquit le brouhaha. Des dizaines de mages parlant en même temps, sans ordre ni organisation. Des déferlements de propos, de diatribes et protestations. Des mages qui bafouillaient, criaient, l'écume aux lèvres, et s'invectivaient pour de futiles raisons. L'assemblée semblait presque l'avoir perdue, la raison. J'en eus presque honte pour mes condisciples. Kurka toutefois semblait se réjouir de l'effet produit.

Le vieux Traldes, mon maître, prit enfin la parole. "Enquêter, c'est entendu." fit-il solennellement. "C'est sans doute l'action la moins dommageable à court terme. Mais enquêter sur quoi ? Où, comment, et avec qui ?"

Kurka, qui était resté debout, s'écria "Êtes-vous aveugles ? Ne

voyez-vous pas l'évidence ?"

Nul ne lui répondit. Une fois encore il avait obtenu le silence par la seule force de sa voix.

"Le quoi va de soi, la question n'a pas lieu d'être. Le qui est aisé à deviner," continua-t-il. "Celui qui a connu le dragon doit faire partie des enquêteurs, évidemment. Il lui faut des acolytes dont la connaissance et l'intelligence sont grandes. Il ne faut pas de clairvoyants sinon l'enquête ne progressera jamais. Et il faut quelques guerriers valeureux sans aucune connaissance de l'Art, de ceux qui montent au combat avec un gourdin et baissent la tête pour éviter un sort! De ceux qui ne craignent rien, et pour qui la mort n'est qu'un passage qui s'ouvre quand le temps est venu. De ceux que ni l'eau ni le feu ni la douleur ni la peine ne peuvent arrêter. Il nous faut dix nains d'Olthamor pour accompagner les mages!"

Là, crois-moi, ce coup-là, la salle entière se leva d'un coup et s'exclama.

Des nains d'Olthamor ! Cette maudite race avait disparu, enterrée à jamais dans les cavernes de leurs sombres montagnes, du moins le croyait-on. Comment pourrait-on trouver des descendants de ces nains pour accompagner les mages, si ce peuple n'existait plus ?

Nous fumés nombreux à penser que Kurka, pour de bon, avait perdu la raison.

Il n'en était rien.

Comment aurions-nous pu savoir que depuis plusieurs centaines d'années les nains avaient survécu et prospéré au coeur même du royaume d'Uruli ? C'était le grand secret de la famille de Kurka : les nains, coupés du monde par leur propre volonté, et protégés par le pacte passé avec les princes d'Uruli, avaient continué à prospérer dans leurs montagnes.

J'ai dit tout à l'heure, peuple maudit. Les nains étaient-ils maudits ? Certes la légende le voulait, mais cette légende ne faisait-elle pas partie de l'écran qu'avaient mis en place les mages d'Uruli autour des montagnes ? Et ce pacte passé avec les nains, quelle en était la nature ?

Nous ne le saurons jamais. Il ne reste aujourd'hui plus un seul nain vivant, et aucun descendant des mages qui les protégèrent.

A ce moment en tout cas, une seule chose était certaine : les nains d'Olthamor existaient encore.

Une autre chose m'apparaissait clairement aussi : en tant que celui qui avait connu le dragon, j'étais commis d'office dans la commission d'enquête. Et j'avais le vague pressentiment que beaucoup de choses allaient reposer sur mes épaules...

-0-

Douze mages furent nommés, dont moi, bien entendu. Dix nains devaient nous rejoindre quelques semaines plus tard. Nous étions loin d'Olthamor, et ces robustes créatures n'étaient pas les plus rapides coureurs que la terre ait porté, ni les plus à l'aise sur une selle.

J'avais eu l'honneur insigne d'être responsable de la commission... Assez ironiquement, d'ailleurs. Ayant provoqué la réunion du conseil, et ayant sollicité leur avis, je me trouvais responsable de l'enquête qui permettrait au conseil de se prononcer.

Autant tout faire soi-même.

Non, j'exagère.

Si je m'y étais lancé seul, je ne serais pas allé loin

Douze mages, tous hommes, dix guerriers, tous nains. Je te prie de croire que nous faisons une drôle d'équipée. Pour la discrétion, c'était un peu raté. Personne en revanche ne se hazarda à nous chercher querelle.

A l'aura brillante des sortilèges de protection que nous lançons régulièrement sur le groupe, on nous voyait de loin, et les curieux approchaient. Et ceux qui s'étaient approchés, ceux qui nous voyaient de près, se disaient qu'ils avaient encore préféré nous voir de loin.

Les nains qui nous accompagnaient n'étaient, il est vrai, guère présentables pour le commun des mortels. Imagines-toi un homme petit, massif, trappu, excédant deux cent livres de muscle alors que le nez du plus grand n'atteignait pas ma poitrine, épais mais sans un pet de graisse, velus, chevelus et barbus au point que les yeux ne'étaient que deux prunelles brillantes et dures au sein de la forêt de

poils drus ! Imagines-toi les armures rutilantes, les armes huilées, les cuirs cloutés graissés à outrance, l'odeur persistante de suint, sueur et tabac. Imagines-toi leurs montures, aux sacs de selle gonflés de choses peu recommandables, l'un d'armes et de projectiles, l'autre de pipes, tubes, pierres à briquet et feuilles de tabac si fortement roulées et tassées qu'une flèche se fichant dans le paquet ne parvenait pas à toucher le cheval derrière !

Imagines-toi encore ces hurluberlus roulant les R et faisant ronfler les consonnes comme si leur gorge montait du foyer d'une forge, crier à qui veut l'entendre qu'ils ont faim et qu'il est impossible de continuer la chevauchée sans manger au moins un cheval !

Imagines-les toi, entrant dans une taverne et buvant à eux seuls dans l'espace d'une soirée un fût de cent litre de bière fraîche, et partir sans payer. Nous autres mages, par délicatesse sans doute, mettions un point d'honneur à régler les dettes. Les nains, s'il n'avait tenu qu'à eux, aurait plutôt réglé leur compte aux aubergistes.

Imagines-toi une relation impossible, un conflit de tous les instants, une injure à chaque phrase, un défi à chaque mot...

Nous les supportâmes trois mois ! Trois longs mois durant lesquels nous eûmes largement le temps de comprendre ce que voulaient dire les légendes lorsqu'elles parlaient de "peuple maudit". Par l'aspect, par le verbe, par l'odeur, par les actes, les nains ne pouvaient que se faire haïr de tous les humains, frêles et impressionnables. Seul un homme du calibre de Kurka pouvait en imposer, assurément, et ses aïeux avaient sans doute bien fait d'isoler ces êtres belliqueux et insupportables dans leurs montagnes.

J'ai encore quelques dessins de ces créatures, quelque part, qu'un mage de l'expédition avait griffonnés sur la route. Pas très fidèles aux visages, mais elles donnent une idée assez nette de la carrure et de l'équipement des nos guerriers. Fais-moi penser à te les montrer tout à l'heure.

-0-

Nous étions vingt-deux, dis-je. Du moins au début. L'un de nous fit défection : Derilli de Trassian, un lâche qui abandonna rapidement.

Si rapidement qu'il nous laissa avant-même que nous n'ayons pu retrouver les nains!

Pourquoi abandonna-t-il ? Oh, les prétextes habituels... Sa vieille mère malade, une révolte en son royaume, une fuite d'eau au palais, il avait oublié quelque chose ou quelqu'un sur le feu, un volcan s'était réveillé au fond de son jardin, etc. Tu sais, quand quelqu'un veut s'en aller, tous les prétextes sont bons.

Nous ne l'avons pas retenu. Un lâche est pire qu'inutile dans ce genre d'entreprise, il est dangereux. Autant que la graine de déserteur s'élimine d'elle-même avant que l'on ne pense pouvoir compter dessus.

Nous nous retrouvâmes vingt et un. Vingt mâles, et une ...

Mais non, qu'imagines-tu là ?

D'accord, d'accord, je vois bien dans ton regard l'étincelle lubrique que tu essayes de dissimuler. Aussi vais-je éclairer ta lanterne et calmer ton imagination.

Nous étions onze hommes, neuf nains, et une ...

Voilà, tu as compris. Besoin d'un dessin ? Non ? Bien.

Mais sois rassuré, aucun d'entre nous ne s'en rendit compte, à aucun moment.

-0-

Nous partîmes le coeur lourd, abandonnant nos femmes et nos biens, courant dans l'inconnu vers un danger que nous sentions plus proche chaque minute.

Ne me regarde pas comme ça, voyons. Bien sur ce n'est pas vrai. Notre départ n'avait rien de romanesque, mais ça fait mieux de le dire ainsi, non ?

Bon, si tu veux, change la phrase. Ca me paraissait bien, pourtant.

Nous partîmes donc un matin, sous un ciel gris, par temps frais.

Voilà, c'est dit.

Nous devons nous rendre à Cefoussa, capitale de l'Aliscan, dont la bibliothèque avait la réputation de comporter une copie de presque tous les documents jamais écrits. Ses bibliothécaires utilisaient des globes mémoriels, sortes de bulles de cristal emplis d'un liquide translucide, au-travers desquels ils pouvaient balayer le contenu des ouvrages à une allure vertigineuse, et qui conservaient trace de toutes les recherches faites précédemment.

La connaissance que l'humanité avait recueillie sur les dragons était nécessairement là, enfouie dans les millions et les millions de parchemins, papyrus, tablettes, rouleaux, glyphes et ouvrages reliés. Le tri prendrait probablement quelques heures, car pour rapide qu'il fut, la somme d'informations était telle que le tri à bulles nécessitait beaucoup de patience.

Heureusement, le temps ne nous était pas compté, du moins pas encore.

Nous arrivâmes à Cefoussa au soir du deuxième jour. La distance n'était pas très grande depuis la forteresse de Worlinck, mais nous étions lourdement chargés et les montures qui nous avaient été obligeamment fournies n'étaient pas habituées à porter des mages aux lourds manteaux, aux sacs emplis de livres, ustensiles et artefacts, et tenant en main leurs signes de pouvoir, quand ce n'était pas un parapluie. Il faut avouer aussi que bien peu d'entre nous étaient capables de chevaucher avec l'élégance d'un chasseur... Nous étions plus des rats de laboratoires, de bibliothèques et de chapelles, que de fiers cavaliers.

Aussi, pour le voyage, privés de nos confortables chariots et juchés sur ces maudits canassons, prenions-nous notre temps, par la force des choses.

Ajoutons à cela que notre route fut ponctuée de quelques haltes réparatrices dans des auberges à la cuisine avenante, et aux chambres accueillantes... et on sait pourquoi cinq heures de

chevauchée nous prirent un jour et demi.

Nous avons quitté la citadelle de Worlinck avec soulagement : les murs épais de pierre noire nous pesaient, la trace du lourd passé du lieu se faisait sentir à chaque résonnance de pas, à chaque marche d'escalier, à chaque écho sous les voûtes massives. Cette sombre forteresse aux relents d'humidité et de moisi était à l'opposé de ce à quoi nous tous étions habitués. Elle convenait aux forces militaires, aux armes et aux prisonniers, non aux mages.

La bibliothèque de Cefoussa était, à l'opposé de la citadelle, une cathédrale de lumière, chaleureuse, riche, vivante. L'odeur douce des bois précieux et des papyrus se mêlait aux odeurs plus épicées des encres et des papiers modernes, masquant habilement les relents parfois plus gênants qui émanaient encore des anciens parchemins tannés de créatures parfois mal identifiées.

Le bâtiment recelait les trésors de millénaires de science, légendes et mythes, de culture et de récits, de travaux et d'imagination.

Nous étions aux anges, et y serions bien resté des mois si l'urgence de la mission ne s'était pas rappelée à nous par la triste nouvelle de la mort du vizir d'Anguélaune.

Azucar avait succombé le matin même d'une attaque cérébrale fulgurante. Son médecin personnel avait diagnostiqué un surmenage, avec échauffement de l'esprit, entraînant mort subite par fonte des hémisphères cérébraux.

Vaste plaisanterie.

Surmenage ? Ce gros patapouf flasque qui ne se préoccupait que de la température des vins liquoreux qu'il buvait à longueur de temps ? Décédé d'une cirrhose, nous l'aurions tous admis, mais décédé de surmenage ? Impossible. Tout, mais pas ça.

Et depuis quand le surmenage échauffait-il l'esprit et faisait-il fondre le cerveau ?

C'était n'importe quoi.

J'avais eu l'opportunité de croiser quelques fois le médecin du palais, et il ne m'avait pas paru être un imbécile, loin de là. C'était un bon médecin, instruit dans son art, posé, réfléchi, cultivé. Pourquoi avait-il proféré de telles âneries ?

"Le médecin a parlé sous influence." nous affirma Jeannelon de

Rubarle, un des mage de la commission, assez versé dans les arcanes de l'esprit. "Nul médecin sensé ne poserait un tel diagnostic. Il aura sans doute constaté la dégradation du cerveau, mais la conclusion n'est pas la sienne."

"Le dragon ?" fis-je, ne pouvant imaginer autre source de manipulation.

"Ce n'est pas certain." m'opposa Karl d'Opport, un confrère, assez instruit sur les reptiles, le seul d'entre nous à disposer de quelque base de connaissance sur les dragons. "Pas certain, notez bien, mais pas impossible. Si le dragon est bien apte au type de magie qu'Alrik a décrit, alors transformer le cerveau d'un vizir en pâte pour chat n'est qu'un jeu d'enfant."

"J'en conviens." fis-je. "C'est à cela que je pensais."

"Une mort horrible" interjecta Jeannelon. "Ca me glace le sang."

"Non. Elle fut instantanée, je pense." ajoutai-je. "Et même si le corps a survécu un certain temps, ce qui est probable, le vizir a cessé d'exister à l'instant même où le sort a été lancé. Il n'a du se rendre compte de rien, pas plus que je ne me suis rendu compte de la transformation des pièces du jeu d'échec."

"A vous glacer le sang" grogna Karl.

"Plutôt à vous faire frire la cervelle." fis-je.

"Question de point de vue. Et à quelle distance peut-il agir ?" questionna Brontag O'Congra, d'Isildelle.

"Oh pas loin, je suppose." fis-je. "Mais je n'ai rien sur quoi baser ma supposition, sinon mon propre pouvoir, dont la portée n'excède pas une centaine de pas."

"On ne peut rien dire." me coupa Karl. "Les cerveaux des reptiles sont fondamentalement différents des nôtres. Ils sont infiniment plus primitifs, et en même temps plus efficaces. Un crocodile peut vivre avec les deux tiers du crâne en moins. Leur évolution n'a pas été la même. Peut-être ce dragon peut-il focaliser sa magie beaucoup plus loin qu'un humain, et peut-être est-il capable de le faire sans contact visuel !"

Il avait doublement raison. En premier lieu, ce que nous connaissions n'était pas projetable au cas du dragon. Il faudrait étudier la connaissance des anciens, les écrits oubliés, si tant est

qu'ils aient un jours existé, qui traitaient de ces créatures mythiques. Ensuite, le dragon pouvait certainement se passer de contact visuel pour exercer sa magie ; je le pouvais bien, moi. Mais ça, je n'allais pas leur dire... Il faut bien conserver quelques secrets si l'on veut se donner une chance en cas de conflit.

-0-

Nous passâmes du temps à la bibliothèque, interrogeâmes les ouvrages les plus obscurs, découvrimés des secrets oubliés, dénichâmes même la trace de trésors enfouis, de merveilles insoupçonnées, de cités perdues, retrouvâmes la recette exacte du mille-feuille et celle, fort complexe, du cassoulet. Emerveillés, nous vîmes défilér sous nos yeux les joyaux du savoir de l'humanité, et remontâmes jusqu'aux tréfonds de la mémoire de l'homme... en vain. L'homme n'avais jamais cotoyé les dragons. Ceux-cis semblaient avoir toujours été là, plus anciens que la mémoire des hommes, peut-être plus anciens que les hommes eux-mêmes. Les dragons, de tout temps, avaient été un mystère, et le restaient encore à ce jour. Il ne tenait qu'à nous de le percer, ce mystère, et de nous rendre célèbres aux yeux de tous en révélant aux hommes la nature profonde de ces créatures mythiques.

Nous pouvions encore rêver, à ce moment-là.

Mais si grande que pouvait être notre déception de n'avoir rien trouvé, elle n'était rien en comparaison de la motivation qui nous incitait à pousser plus loin notre quête pour percer le grand mystère des dragons, et accessoirement sauver le monde.

Bref, nous avions encore le moral : tous sauraient que nous saurions tout des sauriens.

Ah ne souris pas, gamin, la phrase n'est pas de moi, pour une fois, elle est de Jeannelon. Son humour valait ce qu'il valait, mais aux heures les plus noires il est parvenu à nous arracher un sourire, et ça, tu vois, ça ne s'oublie pas. Alors sa phrase vaut ce qu'elle vaut, mais je ne l'ai pas oubliée, et je te prie de la noter.

Ah mais.

Y'a plus d'respect, y'a plus d'jeunesse. Nom de gu.

Je continue.

C'est au bout d'une semaine de recherche, donc, que nous abandonnâmes la belle cité de Cefoussa, et son incomparable bibliothèque. Finalement, avec du recul, je peux dire que nous avons passé là la semaine la plus agréable de toute notre quête. Le reste devait se révéler un peu plus harrassant.

D'abord, nous nous rendîmes à la frontière de l'Uruli, où Kurka avait arrangé la rencontre avec notre escorte. Pénétrer en Uruli n'était pas le souhait le plus cher de la plupart d'entre nous. Le pays était peu accueillant, passablement pauvre, souvent violent. Kurka menait ses terres d'une main d'acier, mais les peuplades dans les campagnes avaient la réputation d'être sans quartier avec les étrangers qui n'étaient pas accompagnés des soldats du prince.

Nous vîmes avec soulagement les fiers guerriers qui nous attendaient à la frontière.

De loin ils passaient pour des colosses.

Ce n'est que de près que vous réalisâmes que leurs montures étaient des poneys, gros et gras, aux pattes aussi trapues que celles de leurs cavaliers.

Les Nains n'étaient pas aussi petits que le laissent entendre les légendes, mais ils n'étaient tout de même pas bien grands. Ils étaient plus lourds, toutefois, qu'un homme bien nourri et entraîné, et leur résistance excédait largement celle de tout humain.

Nous n'en avons jamais vu. Leur race, je te l'ai dit, je crois, était réputée éteinte, et leurs cités, disparues depuis des siècles.

Voir ces guerriers devant nous, costauds, bien nourris, en bonne santé dans de belles armures, nous fit un choc. Aucun d'entre nous n'avait, je crois, vraiment réalisé la signification de cela.

Or la signification était lourde de conséquences.

Les légendes pouvaient être fausses. Des états pouvaient entretenir des légendes, voire même les bâtir de toutes pièces.

Quelle part de confiance pouvait-on accorder aux royaumes voisins si un peuple entier pouvait "disparaître" ainsi de la terre, et ressurgir

par miracle trois siècles plus tard ? Notre monde était-il fait d'ignorance, bâti sur des croyances organisées, manipulé par les puissants ? Avions-nous été à ce point crédules pour ne pas voir la manipulation ?

Je me trouvais moi-même bien bête devant ces valeureux guerriers sortis des légendes.

Nous dûmes rester un long moment silencieux, à nous dévisager, humains parmi les plus doctes des mages, d'un côté, nains de l'autre, chacun jugeant l'autre, aucun ne prenant la décision de faire le premier pas.

C'est Karl qui le premier tendit la main.

Un nain lui colla une chope de bière dedans.

"Santé, l'homme" gronda ce dernier.

Karl, stupéfait, bredouilla "Santé", et regarda, éberlué, le nain vider d'un trait sa chopine.

"Tu bois point ? Elle est fraîche, faut pas traîner." gronda le nain.

Karl se dérida, leva sa chope, et clama "Santé" en la vidant à son tour. Le contact était pris.

Nous terminâmes la soirée dans un état assez lamentable. Heureusement que l'auberge était vaste, et que le patron fut assez compréhensif pour faire descendre des matelas dans la salle de restaurant, où nous pûmes dormir tout notre saoul, incapables que nous étions de négocier la montée de l'escalier. On a beau être mage, on n'a pas forcément sur soi les antidotes pour éviter l'ivresse. Et parfois, même quand on les a, on n'a pas forcément envie des les utiliser.

Il faut dire que certains remède laissent un goût de cendre dans la bouche et donnent une amertume rebutante à tout ce qui est alcoolisé. Pas des plus adapté pour passer une bonne soirée.

Aussi finîmes-nous tous, fort tard, dans un état déplorable.

-0-

Soyons positifs : c'était la seule chose à faire pour nous mettre dans les bonnes grâces des nains. Alors ne sois pas trop prompt à critiquer

: l'importance de notre quête imposait que nous fassions quelque sacrifice.

Ah tu ris encore. Qu'à cela ne tienne. Reprends donc ton sérieux, je n'ai pas fini mon histoire, loin de là. Alors tiens fermement ton stylet, et continue à noter, je te prie.

Poursuivons.

Tu souris encore ? Bien, je vais élargir un peu ton sourire. Imagine-nous, humains de grande taille, sur nos chevaux. Tu nous vois ? Bien. Maintenant, imagine cette dizaine de nains trappus et lourdement harnachés, juchés sur des ponneys épais comme des percherons, et si courts sur pattes que le ventre de certains frôlait le sol. Cocasse, non ?

Une bonne heure de palabres fut nécessaire pour convaincre les nains de vendre leurs ponneys et se munir de chevaux de taille normale, dont la foulée autoriserait des déplacements rapides. Les nains ne se laissèrent pas si facilement convaincre : les chevaux étaient trop hauts, difficiles à monter avec un équipement tel que celui des guerriers. Les secousses promettaient d'être trop importantes, risquaient de désarçonner les cavaliers. Ils ne pourraient ni monter ni descendre sans l'aide - comble de déshonneur - d'une créature non naine et non guerrière.

Bref, nous eûmes bien du mal à trouver les bons arguments.

Mais les nains cédèrent, les ponneys furent échangés contre de solides chevaux, et la compagnie se mit enfin en route.

Nous ne savions pas précisément où aller. Nos recherches dans la bibliothèque de Cefoussa nous avaient indiqué plusieurs possibilités quant à l'habitat naturel des dragons. Certaines légendes le plaçaient dans le grand Nord. D'autres le situaient au coeur des montagnes, sans toutefois préciser lesquelles. Il était question de grottes, de volcans, de lave, de métaux précieux.

Rien de tout cela ne nous était vraiment d'un grand secours.

Ce furent les nains qui nous éclairèrent.

Les nains, vois-tu, ont leurs propres légendes, enfin, avaient leurs

propres légendes qui n'avaient que peu de choses communes avec les nôtres. Si peu en fait qu'il m'est souvent arrivé de me demander si nos peuples avaient vraiment vécu sur le même monde. Quel dommage qu'aucun d'entre nous, alors, n'ait pensé à consigner par écrit le peu d'informations que les nains ont bien voulu nous donner. Maintenant qu'ils ne sont plus là, il se raconte tant de bêtises à leur sujet... Et il ne reste personne pour leur rendre justice.

Il est des légèretés que l'on regrette, et qui ne se rattrapent pas. De plus, nul d'entre nous n'avait vraiment la vocation de servir de scribe à l'expédition. Scribe... une tâche subalterne qui se devait d'être déléguée.

A condition d'avoir un scribe sous la main. Et nous, fiers mages que nous étions, n'avions pas pensé nous faire accompagner d'un de ces artistes de la plume.

Nous avons bien Tulinor, l'archimage d'Embraine, qui pouvait manipuler par la seule force de son esprit les objets à distance, et s'en servait pour écrire sans jamais toucher ni plume ni papier. Pratique pour éviter les crampes et les taches d'encre, mais... cela lui provoquait des migraines terribles dès qu'il dépassait deux pages. L'effort de concentration, vois-tu petit, c'était ça la difficulté. Il usait donc de son don avec parcimonie. En-dehors de lui, aucun d'entre nous ne se serait abaissé à risquer de tacher les doigts avec de l'encre. Nous autres mages n'étions pas sensés écrire, sinon pour rédiger des formules secrètes dans nos fameux grimoires !

Tu hausses les sourcils ? Quels grimoires à formules secrètes, c'est bien la question à laquelle tu penses ?

Oui, tu as raison. Quels grimoires ? Hé hé, il n'y en a pas, bien entendu. Il n'y en a jamais eu. C'est pour le peuple, pour les commères, pour les esprits simples que nous disions cela. Ça les impressionnait, mais en même temps ça nous rapprochait d'eux. Si nous avons besoin de formules et de grimoires pour

nous en rappeler, c'est que nous étions vraiment humains comme eux, normaux, simples, sans talents particuliers. Alors qu'au contraire, notre magie ne résidait que dans les talents que nous avions toujours eu, et qu'un long entraînement, une laborieuse pratique, nous avait permis de maîtriser jusqu'à l'excellence. Mais s'ils avaient vraiment su cela, je ne suis pas certain que les mages auraient pu se faire apprécier et respecter comme ils ont pu le faire. Les fameux « grimoires » avaient leur intérêt.

En mon palais j'en avais un, un gros, épais, large, revêtu de vieux cuir sale, avec une épaisse serrure de cuivre verdi par le temps, dont les pages de parchemin vermoulues résistaient mal à l'épreuve de la consultation. Ce grimoire a excité bien des convoitises, enflammé bien des esprits. Je le tenais de mon arrière grand-père, qui l'avait eu lorsqu'il était gamin. C'était un ancien cadastre de notre bonne ville de Larédo, vieux d'un siècle et demi, et totalement obsolète. Il était déjà obsolète lorsque mon aïeul l'avait obtenu. Il en avait gratté les pages pour effacer les vieilles cartes, et avait utilisé le parchemin pour y griffonner des centaines d'esquisses à la mine de plomb. Sur quelques pages, il y avait aussi inscrit des poèmes qu'il écrivait pour quelque beauté pour laquelle il soupirait, et que l'histoire a soigneusement oubliée. Ces poèmes, ces dessins, ces portraits inachevés griffonnés sur des parchemins usés, avec ces lignes et cartes mal grattées en arrière plan... Combien de mes sujets sont repartis de mon bureau en fantasmant, après avoir aperçu du coin de l'oeil des textes indéchiffrables accompagnant des dessins étranges noyés dans l'ombre d'anciennes lignes côtières...

Combien de fois ai-je ri sous cape en les regardant partir !

Ca entretenait la légende, tout simplement. Nous avons tous appris cela dans nos études, les mages ont toujours pratiqué ainsi depuis la nuit des temps. Et tout le monde y a toujours

cru. Intéressant n'est-ce pas ?

Je te vois incrédule, comme à l'accoutumée. Que croyais-tu ? M'as-tu jamais vu consulter un de ces fameux grimoire pour pratiquer quelque magie ?

Oh je te vois venir... Avec mes yeux, consulter un grimoire relèverait de l'impossible, et cela fait fort longtemps que je n'ai plus pratiqué la moindre magie, c'est cela ? Alors la légende persiste, tu ne me crois pas ?

Je sais maintenant pourquoi ce bluff a pu perdurer au travers de dizaines de générations !

Mais je m'éloigne du sujet. Où en étions-nous ?

Les nains et la tanière des dragons, dis-tu ? Ahem, ce doit être cela. Oui, je parlais des légendes, n'est-ce pas ?

Bien, voyons donc, les légendes.

Ah, oui.

Les nains, donc, avaient des légendes différentes des notres, comme je te l'ai dit. Des légendes qui disaient le contraire des dictons populaires qui voulaient que les dragons aient pour habitat des grottes sous des montagnes, et passent leur vie immobiles endormis sur des tas d'or en attendant qu'un valeureux imbécile vienne les défier avant de se faire frire.

Non, les légendes des nains parlaient de bière, de tunnels, d'armes redoutables et de glorieux combats. Rien de bien folichon, sauf que... quelques unes tournaient autour d'une île au large du golfe d'Undedail, une région fort peu habitée, et fort peu habitable d'ailleurs.

Sais-tu où se trouve ce golfe ? Non ? Nous non plus ne les avons pas, à l'époque. Pas encore, du moins.

Dans cette fameuse île, fameuse pour les nains, vivait une des huit tribus de nains qui fondèrent leur monde. Sept tribus s'étaient installées sur le continent, et l'une d'elle resta sur l'île, refusant de poursuivre le voyage vers la terre. Une légende dit

que bien des années après que le contact ait été perdu entre les sept et celle qui était restée sur l'île, arriva un marin nain dans un port terriblement éloigné de là. Le marin arriva dans une ville des hommes. Ces hommes, n'ayant jamais vu de nain, ne prêtèrent pas grande attention à ses propos et prirent sa petite taille comme une malformation, et ne le considérèrent pas comme un membre d'une autre espèce. C'est sans doute ce qui le sauva. Il ne parlait pas la langue, mais l'apprit vite.

Il était robuste et bon marin, et sut vendre ses compétences tant en constructeur de bateau qu'en tant que capitaine. Il expliqua maintes fois son histoire, d'île attaquée par de monstrueux serpents crachant feu et flammes et massacrant son peuple, mais comme il noyait copieusement sa solitude dans la bière chaque soir, les humains crurent à des divagations d'un marin dont l'esprit embrumé de boisson inventait des cauchemars en fin de soirée.

Avec le temps il n'en parla plus. Seule resta dans la mémoire des hommes la force de narration et la vivacité de l'imagination du « petit capitaine au gros tonneau » comme ils l'avaient nommé.

Les légendes des hommes mentionnent bien ce fameux *capitaine au tonneau* et ses monstres marins, ces « serpents de mer » que redoutent encore les marins dans les longues nuits d'ivresse.

Les légendes des nains sont plus précises, quant à la horde de dragon qui débarqua sur l'île pour y élire domicile, après en avoir chassé, ou massacré, les habitants. Ainsi disparut la huitième tribu des nains, dont le dernier descendant se réfugia sur la terre ferme du continent pour y fonder foyer.

Si, si, je ne plaisante pas. Si les légendes des hommes n'en disent rien, celles des nains l'évoquent comme étant le seul cas connu où un nain s'établit parmi les hommes et y laissa descendance.

Etrange descendance en vérité, car ses enfants n'héritèrent ni de la taille de leur mère, ni de la robustesse et de la constitution de leur père. Ils furent malingres, difformes, bossus, pour certains à l'esprit faible, un camouflet pour les deux espèces, mais ils survécurent laborieusement, sans rien savoir de leurs origines. Certains parmi les hommes, aujourd'hui encore, les appellent des nains sans vraiment savoir ce qu'ils disent, sans savoir que ce sont les malheureux et improbables rejetons de l'union de deux créatures différentes par essence, union qui n'aurait jamais du exister.

Ce nain, ce fameux *capitaine au tonneau*, avait laissé, rédigé dans sa langue d'origine, que nul humain ne connaissait, son histoire et celle de son peuple, du moins ce qu'il en savait. Cette histoire constitua l'un des livres les plus mystérieux que les hommes eurent en main à sa mort. Et l'histoire de ce livre, elle-même, pourrait faire l'objet d'un fantastique récit, trop long à te raconter maintenant. Sache seulement que le livre fut perdu, retrouvé, légué, vendu, acheté, volé, revendu, vénéré... Il passa aux mains des prêtres de Khannia, comme « grimoire fabuleux », puis entre celles des mages qui en firent un sujet d'études, avant de parvenir entre les bonnes mains, dans la bonne région, et d'être soigneusement déchiffré par les savants nains qui parvinrent enfin à comprendre cette écriture d'une tribu disparue, coupée de ses soeurs depuis de nombreux siècles. L'écriture manuscrite dans laquelle ce livre avait été rédigé, avait évolué des écritures d'origine des peuples nains ; elle s'était éloignée de celle des nains du continent, mais ils la décryptèrent néanmoins et restituèrent son histoire à la nation des nains, son histoire, ainsi que celle des dragons qui dévastèrent l'île de la huitième tribu.

Cette légende, vois-tu, attira particulièrement notre attention. Une île... accréditant ainsi les légendes des serpents de mer

attaquant et coulant sans merci les bateaux imprudents, noyant marchandises et équipages. Une île... expliquant pourquoi, contrairement aux légendes, chevalier n'a jamais rencontré de dragon dans une salle aux trésors sous une montagne. Une île... dont tous les habitants, non humains, avaient été massacrés sans que personne ne s'en préoccupe!

Nous tenions sans doute un des repères des dragons, sinon leur seul repère en ce monde.

Restait à trouver un moyen de nous y rendre, sans attirer sur nous l'attention des reptiles.

Ca ne devait pas s'avérer affaire aisée.